

chrétien. 31. Lamothe tend à réaliser l'admirable formule que M. Orsel s'était proposée pour idéal : baptiser l'art grec. Cette filiation de l'antiquité si frappante dans M. Ingres se reflète fidèlement dans le disciple. Il y a même deux figures, Isaïe et Ezékiel, qui respirent tellement son esprit que si lions les eussions rencontrés quelque part sans voir au bas la signature de M. Lamothe, nous n'eussions pu attribuer qu'à M. Ingres lui-même, à *l'homme dont on peut dire qu'il s'est nourri de la moëlle des lions*, tant de beauté plastique jointe à tant de force. Ces figures assurément sont grecques par la forme, mais il y a sur leur front un éclair d'inspiration qui n'appartient qu'au Christianisme. Nous ne disons pas qu'elles révèlent, comme celles de certains maîtres du moyen-âge italien, ou même comme certaines productions moins énergiques et plus féminines de M. Hippolyte Flandrin, la nature mystique de cette religion, mais enfin l'antiquité a passé par là sans que le souffle religieux en ait été effacé. C'est en vain que de nos jours quelques esprits assez peu délicats, en qui la passion de la violence et du scandale paraît tenir plus de place que le culte désintéressé du beau, ont voulu rendre un décret de proscription contre les écrivains de l'antiquité, et sans doute aussi contre les artistes. On ne peut, Dieu merci, malgré qu'on en ait, rendre la religion et l'Église solidaires des témérités puériles d'un journal dont les expressions peu mesurées exhalent comme un relai de mauvaise compagnie. On peut encore admirer de concert Platon et saint Augustin, Phidias et Giotto. On peut ne pas damner un docteur, saint Justin, je crois, pour avoir été souvent tenté, dit-il, de s'écrier : Saint Socrate, priez pour moi ! Enfin, on peut encore en toute liberté, et sans avoir à redouter de violences, si ce n'est peut-être celles du langage, appeler de ses vœux l'union dans l'art de la forme grecque et de la pensée chrétienne. C'est bien heureux.

Nous croyons donc que, même dans l'église ogivale moderne pour laquelle ils sont destinés, ces vitraux seront parfaitement à leur place, et qu'ils ne formeront pas de disparate avec l'architecture. Sans doute, ils ont moins le caractère archéologique que si l'on s'était appliqué à reproduire les personnages roides ou disloqués, linéaments informes d'un art encore à son enfance, qu'on retrouve sur les vitraux du XIII^e siècle. Ce n'est que dans de rares circonstances qu'on y découvre déjà, comme dans les admirables peintures de l'Italie à la même époque, la profondeur de la pensée et la beauté de la forme en germe sous l'ignorance de la science matérielle. Mais les dessins de M. Lamothe n'en impressionneront pas moins religieusement les fidèles, pour être plus parfaits sous le rapport de l'art. Tout, d'ailleurs, a été rigoureusement étudié par lui au point de vue technique. Les ornements des fonds, les nimbes, les accessoires, la disposition des armatures